

## L'incognito du Messie : « Voici votre Roi ! » — III

Georg Kühlewind

(Die Christengemeinschaft, mars 1989)

Dans l'histoire, Jésus apparaît à plusieurs personnalités qui, vues d'un point de vue dramaturgique, jouent des rôles négatifs : elles amènent sa mort, comme Judas, les grands prêtres, les pharisiens ; on peut aussi compter Pilate, parmi eux. Il est nonobstant certain que sans ces personnalités « négatives » et sans cette mort, le Christianisme n'eût pas été le christianisme : pas de croix, pas de mort, pas de résurrection. Ainsi donc, les « auteurs » de cette mort ont pour ainsi dire joué un rôle positif — mais ce n'est guère leur mérite. Pilate semble être celui parmi eux qui a pressenti avec Qui il avait à faire et qui joua pour ainsi dire son rôle en étant à demi-conscient en référence à la « nécessité » de la mort de Jésus, justement lui, pour qui la tradition de l'attente du Messie était étrangère.

### 5. Le Roi des Juifs

Depuis l'emprisonnement de Jésus l'expression « le Roi des Juifs » n'avait pas encore été exprimée par les Juifs. Mais lorsque les grands prêtres finissent par le présenter comme un chef d'accusation sous la forme : « Il se fait fils de Dieu » (Jn 19, 7), Pilate pressent aussitôt que cela doit conduire à la mort de Jésus en tant qu'accusation *publique* « et il [Pilate, ndt] eut encore plus peur » (Jn 19, 8). Il s'efforça néanmoins de faire libérer l'accusé. Cela est déjoué de la manière prévue, car les grands prêtres recourent alors à l'ultime argument : « ... Mais les Juifs lui crièrent : Si tu le relâches, tu n'es pas un ami de César. Qui se fait roi s'oppose à César » (Jn 19, 12). C'est la première fois que les Juifs utilisent le terme "roi". En revanche, Pilate n'avait plus d'argument, il laissa le destin suivre son cours, mais il rendit la tâche des grands prêtres aussi difficile que possible.

Premièrement, il exprime le fait qu'il ne trouve lui-même aucune faute en Jésus : par le lavage des mains (Mt 27, 24), par la question qu'il réitéra : « Qu'a-t-il fait ? » (Mc 15, 4 ; Lc 23, 22), en l'exonérant explicitement de toute culpabilité (Mc 15, 14 ; Lc 23, 22). Comme il sait que tout cela restera sans effet, il appelle à plusieurs reprises le condamné le Christ ou le roi des Juifs (Mt 27, 17 & 22 ; Mc 15, 9 & 12), obligeant ainsi les grands prêtres à contredire de manière sensible les attentes religieuses du peuple. C'est Jean qui décrit de la manière la plus impressionnante son comportement. Pilate siégeant au tribunal, prononce solennellement : « Voici votre roi » (Jn 19, 14). Les Juifs doivent le renier sous ce nom. Alors Pilate dit encore : « Crucifierai-je votre roi ? » (Jn 19, 15). Les grands prêtres le renient alors pour la troisième fois. Par ces questions, Pilate montre en public qu'il ne trouve pas que l'expression « Christ » ou « roi des Juifs » ait une connotation politique et encore moins qu'elle soit punissable. Mais il amène les Juifs à prendre eux-mêmes la décision : s'ils considèrent qu'il s'agit d'une faute politique, il n'est pas coupable de la mort de Jésus, même s'il approuve le châtement. C'est comme si Pi-

late disait quelque peu : « Je ne lui trouve aucune faute, car s'il est le Christ, le roi des Juifs, au sens ésotérique du terme, ou s'il se considère comme tel, ce n'est pas là, à mes yeux, une faute politique. Mais si vous maintenez que ce roi est un contre-roi contre l'empereur, je *dois* l'accepter, je dois faire semblant de le croire ».

On peut se demander pourquoi les Juifs en restent à ce que Jésus soit jugé par Pilate ; ils sont libres, au plus tard après la flagellation, de le crucifier : « ... Prenez-le et crucifiez-le, car je ne trouve pas de faute en lui » (Jn 19, 6). Mais ils veulent faire mourir Jésus en tant qu'agitateur politique, et non pas en tant qu'hérétique religieux, car en tant que tel, il leur semblait dangereux d'être martyr ; il avait en effet un nombre considérable de partisans parmi le peuple, comme l'a montré l'entrée à Jérusalem. Ils voulaient que le peuple sache qu'il serait condamné politiquement et éviter ainsi la formation d'une secte. Pour atteindre ce but, les grands prêtres doivent abandonner leurs premières accusations et prononcer publiquement l'accusation de « *Fils de Dieu et roi des Juifs* » qu'ils avaient cachée au peuple devant Pilate. Ce faisant, ils avouent qu'ils accusent Jésus d'un délit religieux (Jn 19, 7) ; mais l'ambiguïté de l'expression « *le roi des Juifs* » leur permet d'imposer une condamnation politique ; car si Jésus est ainsi condamné comme criminel politique, un précédent est établi pour tout « Fils de Dieu » ou « Roi des Juifs » potentiel ultérieur — Or, que le Messie dut venir, c'était le contenu et le savoir de la religion juive. À présent que Jésus n'est pas celui qui était attendu, cela fut rendu impossible par ce procès, qu'en Palestine pendant la domination romaine le Messie pût naître. Les grands prêtres mettent ainsi à l'étalage leur manque de foi : pour le moins durant le temps de leur vie, ils ne comptent pas sur le Sauveur. Qu'ils durent laisser tomber ou la déclarer comme perdue l'idée du Messie, en pratique — et peut-être pas par principe — en voulant à présent faire juger Jésus, c'est l'objectif de Pilate qu'il a en effet aussi atteint. Comme si, au nom de l'humanité, on renonçait à un « autre » Messie, parce que le vrai a déjà existé. Après que Jésus

fut cloué sur la croix, les grands prêtres ne dissimulèrent plus, qu'ils l'avaient fait condamner à cause de manquements religieux : « Il a sauvé les autres, il ne peut pas se sauver lui-même ! Il est roi d'Israël ! Qu'il descende de la croix maintenant et nous nous fierons à lui. » (Mt 27, 42 ; Mc 15, 32). Cela n'aurait aucun sens d'attendre un roi séculaire : maintenant ils font valoir le sens ésotérique de l'expression.

Pilate est un personnage très humain et moderne. Il n'aurait pas pu sauver Jésus ; au contraire de sa propre opinion,<sup>1</sup> il n'avait aucun pouvoir pour cela. Mais s'il avait été un être humain intègre, sans compromis au sens le plus haut, il aurait suivi son inspiration et ce que son cœur lui susurrerait, il eût pu reconnaître publiquement le porteur du *Logos*, se démettre de sa fonction et se joindre aux disciples — un scandale. Qui d'entre nous eût fait cela ou quelque chose de semblable ?

## 6. La doctrine de la passion

Qui veut souffrir ? Qui accepte de souffrir par amour pour les autres ? L'image du Messie a manifestement été présentée sans ce trait, même par les disciples. Pour les grands prêtres, sa souffrance était une preuve immédiate qu'il n'était pas le Messie. Pour les adversaires, la représentation d'un Messie souffrant est particulièrement difficile car ils doivent être en effet ceux par lesquels il doit nécessairement souffrir. Personne ne peut croire que le Rédempteur doive souffrir ou être tué à cause de soi. Celui que l'on hait, à qui l'on doit infliger des souffrances, n'est *eo ipso* jamais le Rédempteur.

Le fait qu'ils voient dans la souffrance quelque chose d'indigne, qui ne convient pas du tout au Messie en tant que Fils de Dieu, fait de Judas, des grands prêtres et aussi de Pilate (même si pour ce dernier c'est dans une autre acception) des coupables-innocents du destin du monde. La passion et la mort sont le grand scandale. Puisque naît là le sommet du paradoxe : le Dieu mort, et donc pas de Dieu.

Quel est le sens qui est ouvert aux disciples après la résurrection (Lc 24, 45) et qui s'ouvre au disciple bien-aimé comme sa foi connaissante ? (Jn 20, 8). C'est la conséquence ultime du devenir-chair de Dieu. S'il devient être humain, alors il doit mourir, car ce n'est qu'ainsi qu'il atteint le rang « être humain ». Et seul un être humain peut ressusciter, les Dieux sont immortels. En mourant, et en ressuscitant celui qui est devenu-chair comme un être humain, plante dans l'humanité un germe de la seule et unique victoire contre tout ce qui est encore nature aujourd'hui en lui : ce pourquoi il n'a encore aucune parole de l'*Alétheia*, aucune parole créatrice, non pas le Nom véritable, ce qui est encore un héri-

tage futur en lui-même ; La mort sur la croix n'était pas seulement nécessaire, mais plutôt la menée à bout conséquente d'un acte de sacrifice, d'un chemin de souffrances qui a du sens ; elle était inévitable, les rôles furent distribués en conformité avec le destin et le seul et unique qui en eut un aperçu événementiel, en dirigea aussi la mise en scène : en relation à Judas : « Ce que tu veux faire, fais le donc et vite... » (Jn 13, 27), en relation aux accusateurs par Son attitude et Son silence et aussi en relation à Pilate « Tu n'aurais aucun pouvoir sur moi, s'il ne t'était donné d'en haut... » (Jn 19, 11).

Ceux à qui les rôles ont été attribués, Judas, les grands prêtres, sont devenus des moyens et des collaborateurs pour le salut. Ils sont devenus des moyens par le scandale, l'incognito, c'est-à-dire par leur incompréhension, qui résultait du fait qu'ils ne *savaient* /pouvaient *pas* [*können* est ici une « *ambiguïté allemande* car, il signifie *pouvoir physique* ou *savoir* par apprentissage, *ndt*] lire les Écritures : Jésus se réfère à de multiples reprises à l'Ancien Testament ; or, à côté de l'image triomphante du Messie, sa passion y est aussi évoquée (Dan 9<sup>2</sup>, 26), (Is 53, 12). Pour Pilate, l'incognito n'était pas tout à fait « scellé », il n'était probablement pas très au courant de l'Ancien Testament ; mais il n'était pas sûr et il a attendu jusqu'au dernier moment un signe. Il était incertain parce qu'il ne le voulait pas tout à fait ; l'ancienne attente passive du divin ne suffisait plus, il fallait déjà le vouloir à l'époque.

Il ne pouvait pas en être autrement. On ne peut pas imaginer qu'un des anciens, par exemple, ait pu comprendre ce que seul le porteur du *Logos* savait : la nécessité de la souffrance et de la mort ? Qu'aurait-il dû faire ? Essayer de le sauver et mettre ainsi en danger l'œuvre du salut ? Ou le laisser souffrir et mourir sciemment et délibérément ? Les deux semblent monstrueux et sacrilèges. Le lavage des mains de Pilate a aussi ce sens plus large : il fallait le faire. - Pilate s'en doute, car il a bien vu que Jésus ne voulait pas se sauver. Humainement, la situation de celui qui sait ne serait pas supportable, d'où les mots : « Père, pardonne-leur car ils ne savent pas ce qu'ils font » (Lc 23, 34). Ils ne pouvaient pas savoir cela, ils n'eussent pas pu le supporter non plus.

Tous les rôles négatifs furent fatidiques ; le non-savoir était donc général ; même les disciples ne savaient pas non plus, ils ne furent guidés que par leur cœur. Il n'était donné à aucun d'entre eux de lire les écrits de manière telle qu'ils pussent en venir à les comprendre par le ressuscité.

Que disait l'Ancien Testament ? Ce que chacun était capable de comprendre à l'époque. Personne ne peut dire ce qu'il ne comprend pas. Rien n'est

1 Avoir sa propre opinion, c'est en effet très moderne ! *Ndt*

2 Voir les diverses traductions de ce passage du prophète qui sont toutes difficiles à interpréter. À moins d'avoir une inspiration « d'en haut ». *Ndt*

« écrit ». Le verrouillage de la lecture à l'époque de Jésus était un destin et a conduit à la croix - au salut - par la faute du destin.

Aujourd'hui, après la Résurrection, la pétrification d'un enseignement ne peut avoir que des conséquences négatives : elle devient un obstacle pour le devenir-actuel de soi, une souffrance pour ceux qui tentent de vivre et de faire revivre, pas seulement pour savoir, ce qui est toujours illusoire. Un vrai enseignement reste ouvert ; l'Ancien Testament se fond sans problème dans le Nouveau, et celui-ci recèle en lui d'innombrables germes d'enseignements à venir. Les enseignements antiques ne perdent pas leur sens mais celui-ci se modifie avec le temps, avec les changements qu'ils provoquent sur les êtres humains. L'accomplissement de la loi a apporté un changement : le dépassement vers l'intérieur ; la loi du repos le jour du sabbat était accomplie par la pratique du bien, par la *charis* le jour du sabbat ; faire le bien est la célébration la plus digne du jour depuis - le jour du repos des Dieux devient un jour de création par l'homme, le « huitième jour de création ». Car l'être humain porte en lui les prémices de la résurrection - ce qui, jusqu'à aujourd'hui, scandalise beaucoup de « Chrétiens » : l'antique scandale. L'enseignement doit pouvoir se renouveler, sinon il dépérit. Sinon il peut arriver qu'une personne extérieure à cet enseignement — telle que Pilate — en arrive à approcher cet enseignement de plus près que peuvent le faire ceux qui en sont les propagateurs. Ils doivent eux-même passer par la mort et la résurrection, se configurer et s'en détacher pour se reconfigurer à nouveau. On dit à l'être humain : « *Tu dois changer ta vie* » (R. M. Rilke : *Torso Apollos*). Non pas seulement une fois ou deux fois, mais constamment L'enseignement peut alors vivre comme la vie de l'unique enseignement. C'est ainsi qu'un homme devient le serviteur du *Logos* vivant, prêt à souffrir et à ne pas attendre de récompense, sachant que nous sommes nés et que nous sommes venus dans le monde pour témoigner de la Vérité. (FIN)

*Die Christengemeinschaft* 3/ 1989

(Traduction Daniel Kmiecik)